

UN OURAGAN LIBERTAIRE APPELÉ À DURER...

Libre Pensamiento - Hiver 2017/2018

Allumer la mèche

C'est un vendredi. Plus exactement le vendredi 3 mai au matin et je vais être en retard au travail. Avant de me rendre au Laboratoire de Psychologie sociale où j'ai été embauché peu après ma licence, je me suis arrêté un bon moment dans la cour de la Sorbonne où ont déjà commencé à affluer les étudiants qui protestent contre la fermeture, la veille, de l'Université de Nanterre. Certains sont munis de matraques et de casques prêts à affronter l'attaque imminente des commandos fascistes. Beaucoup de mes compagnes et compagnons de la LEA et du 22 mars feront partie des quelques 400 étudiants qui se rassembleront ainsi tout au long de la journée. Le fait que quasiment tous les leaders d'extrême gauche aient été au rendez-vous influera, comme on le verra plus loin, dans les événements postérieurs.

Ne pas pouvoir rester avec mes compagnons me fait bouillir d'impatience mais le Laboratoire étant à trente mètres à peine, je fais constamment des allées et venues pour voir où ça en est jusqu'au moment où la police bloque l'accès à la Sorbonne. Alternant chants révolutionnaires, discours et débats, les compagnons sont déterminés à maintenir l'occupation le temps qu'il faudra. Les heures passent, les fachos attendus ne se présentent pas mais en leur place des centaines de CRS qui commencent à coffrer les étudiants dans leurs «*paniers à salade*». En revanche, ils n'embarquent que les hommes, puisque une négociation a eu lieu pour que les étudiantes puissent quitter la Sorbonne librement.

Grave erreur de la police! Les militantes qui ont pu sortir, se regroupent immédiatement dans la rue avec les étudiants présents autour de la Sorbonne et commencent à s'en prendre vertement à la police et ses paniers à salade aux cris incessants de «*Libérez nos camarades*»! Drôle de journée de travail, je suis arrivé en retard et voilà que je le quitte pour rejoindre les groupes qui commencent à lancer toute sorte d'objets contre les véhicules de la police.

Courses folles, charges, grenades lacrymogènes, le pare-brise d'un panier à salade vole en éclats en blessant le conducteur. Les gens arrachent des branches des arbres et les jettent sur la chaussée du boulevard Saint-Michel pour entraver le passage des fourgons de la police. Place de la Sorbonne, un dirigeant étudiant trotskyste qui avait échappé au coup de filet, s'évertue à tenter de désamorcer la situation en nous enjoignant d'arrêter de «*provoquer*» (sic) la police. C'est alors que je comprends que si les leaders ne s'étaient pas retrouvés écartés de la scène de la lutte, celle-ci aurait rapidement pris fin. Quoi qu'il en soit, près de quatre heures d'affrontements intenses s'achèvent avec un bilan assez conséquent de blessés légers, 600 personnes interpellées, dont 27 retenues au commissariat et 14 jugées et condamnées en moins de quarante-huit heures.

C'est ce jour-là qu'a été allumée la mèche de Mai 68 par une rébellion spontanée contre la répression de gens qui n'hésitent pas à passer du chœur de protestations à l'action physique et non pour demander ou exiger la libération des détenus mais pour essayer de les libérer.

Et Mai 68 s'étendit rapidement à travers toute la France, plongeant le pays dans un mois et demi splendide: manifestations de masse, occupations d'universités et d'usines, durs affrontements avec la police avec des moments épiques tels que la célèbre *Nuit des barricades* du vendredi 10 mai qui embrasa le Quartier Latin et Paris s'éveilla sur une scène de bataille dantesque.

Un indiscutable “événement”

Rien ne laissait présager qu'un conflit, à l'origine étudiant, pourrait se propager à une telle vitesse dans le tissu social, ni motiver à ce point les travailleurs, ni prendre des proportions aussi considérables, ni qu'il réussirait à embraser un pays et le paralyser pendant des semaines. Personne n'avait imaginé que rien d'approchant puisse arriver dans un pays relativement prospère et soumis à une ennuyeuse monotonie.

Si Mai 68 est né comme un phénomène absolument inattendu, ce fut justement parce qu'il s'agissait d'un véritable “événement”, c'est-à-dire une création, en l'occurrence de nature historique. Ce n'est pas pour rien que le concept de création renvoie à ce qui ne préexiste pas, n'est préfiguré, et c'est pour cela que Mai 68 a plongé non seulement dans la stupéfaction le monde entier mais a sidéré ses propres acteurs.

Cette perplexité ne s'est pas limitée aux premiers jours, ce qui était en train de se passer restait inimaginable et déconcertant pour nous-mêmes à la fin de chaque journée de lutte et à la reprise chaque matin d'un combat dont on ne savait pas quelle direction il prendrait au fil des heures et qui semblait ne jamais vouloir s'arrêter.

De fait, si nous voulons le caractériser dans ses traits les plus essentiels, nous devons préciser que Mai 68 est né comme une formidable exigence brute de liberté et que c'est la raison pour laquelle on peut considérer qu'il fut intrinsèquement libertaire.

S'il est vrai que Mai 68 a commencé dans les universités, ce furent cependant les occupations d'usines qui ont insufflé l'énergie nécessaire pour dépasser la première nuit de barricades. Dans la Sorbonne réouverte et occupée la nuit précédente, la clameur assourdissante qui accueillit le soir du 14 mai l'annonce de l'occupation de l'usine Sud Aviation et de la séquestration de son patron, indiquait clairement que ce serait le mouvement ouvrier qui donnerait continuité et force à l'explosion du 3 mai.

Il ne fait aucun doute que ce furent les occupations d'usines, avec des millions de travailleurs et travailleuses en grève, qui furent la caisse de résonance, aussi bien en intensité qu'en durée, de Mai 68 dans la société contemporaine. Ce fut le monde du travail qui lui donna une dimension d'événement historique, qu'il n'aurait jamais eue s'il était resté une simple révolte étudiante.

Cela dit, ce ne fut cependant pas le monde du travail qui en imprima les caractéristiques qui en font un événement politique majeur ayant changé profondément les anciens schémas et produisant des effets encore aujourd'hui.

Ce qui fut déterminant à cet égard et constitue l'originalité de Mai 68, c'est la créativité déployée dans l'action subversive par les innombrables activistes de mai 68, élèves, lycéens, étudiants, jeune travailleurs, hommes et femmes qui se pressaient dans les assemblées, organisaient les occupations, animaient les “comités d'action” dans les quartiers sans avoir, dans la plupart des cas, la moindre expérience politique préalable. Leur non-conformisme radical, leur volonté de transgression et de création ne s'épuisèrent pas en une simple contestation mais ouvrirent des voies d'innovation et de changements dans de multiples domaines, aussi bien politique, éducatif, personnel que dans la vie quotidienne.

Ce que Mai 68 nous a appris

Mai 68 a introduit dans la société les germes du changement dans de nombreux domaines, depuis l'éducation, la culture, en passant par les identités sexuelles, les relations familiales et les modes de vie. Ce n'est pas pour rien que la droite attribue si souvent à Mai 68 l'érosion des valeurs de l'ordre et l'irrespect de l'autorité. Mais Mai 68 nous a aussi appris certaines choses qui ont changé notre façon d'agir, de nous organiser et de penser la politique.

Indépendamment du fait qu'il ouvrit de nouvelles voies aux mouvements sociaux de la fin du XX^{ème} siècle et le début du XXI^{ème}, Mai 68 fut aussi très important pour les voies qu'il rendit caduques, les pratiques de lutte, modèles d'organisation et conceptions de la politique qu'il désavoua. C'est ainsi par exemple qu'il ôta toute légitimité à des organisations avant-gardistes qui s'attribuaient le rôle de guide des masses vers leur libération, se croyant détenteurs privilégiés de la ligne juste et de la science politique correcte sur un chemin à suivre.

Son élan antiautoritaire montra du doigt le boulet que représentaient pour les mouvements d'opposition,

des aspects révolutionnaires du mouvement révolutionnaire lui-même. Mai 68 mit fin à la séduction qu'ils avaient exercée pendant cinquante longues années en donnant des ailes libertaires à l'imaginaire politique radical. Son succès fut tel que les formations marxistes n'eurent pas d'autre choix que d'intégrer depuis des nuances libertaires dans leurs discours et nous offrent aujourd'hui le spectacle insolite et paradoxal de vouloir récupérer et s'approprier un événement qui invalida justement certains de leurs postulats.

Mai 68 nous a également appris que les énergies sociales nécessaires à la constitution de mouvements populaires puissants naissent de l'intérieur et ne sont pas forcément préexistantes. Ce n'est pas que ces énergies existent à l'état latent et qu'elles se libèrent quand certaines conditions sont réunies, c'est plutôt qu'elles se façonnent dans le processus lui-même de création de situations données, se rétro-alimentant elles-mêmes et se remettant à croître soudain comme il advient des ouragans, pouvant apparaître à tout instant sans exister un instant auparavant nulle part.

Pendant les événements de Mai 68 nous avons pu voir comment ces énergies sociales se forment, par exemple quand il y a débordement de l'institution, privation des dispositifs de domination, création d'un "*vide de pouvoir*".

De fait, le mouvement put avancer jusqu'à trouver, finalement, ses limites parce qu'il construisit son parcours en cours de route, quotidiennement, pas à partir d'un projet préexistant. Ce fut cet "*agir en agissant*" qui donna vie au mouvement et lui permit d'esquiver avec inventivité, l'un après l'autre, les obstacles qui se dressèrent sur sa route.

C'est ainsi que ce que Mai 68 a établi très clairement que le sujet révolutionnaire ne préexiste pas à la révolution mais se constitue au sein même du processus révolutionnaire.

Ajoutons que Mai 68 a souligné que le simple fait de subvertir les fonctionnements habituels, bousculer les usages établis, occuper les espaces, transformer les lieux de passage en espaces de rencontre et d'échange, génère une créativité collective qui invente de nouvelles façons de comprendre la subversion et de la faire proliférer. De même, les espaces libérés génèrent des relations nouvelles, créent de nouveaux liens sociaux infiniment plus satisfaisants, les personnes éprouvent le sentiment de vivre une vie différente où ils prennent plaisir à ce qu'ils font, où ils découvrent de nouvelles motivations et amorcent une profonde transformation personnelle qui se réalise dans un bref laps de temps.

Mai 68 a été, comme toutes les luttes, par moments violente, exténuante, exigeante, et pleine de déboires. Mais ce fut aussi une fête, une expérience qui nous apportait du plaisir et un énorme sentiment de bonheur et nous faisait comprendre que nous ne devons pas remettre à la fin de la lutte le plaisir de savourer ses résultats éventuels, mais que les récompenses naissent de l'action elle-même, au quotidien. De cette façon Mai 68 nous montrait que ce sont les réalisations concrètes, ici et maintenant, qui sont en mesure de motiver les gens, de les inciter à aller plus loin, et de leur faire voir qu'il y a d'autres façons de vivre souhaitables et possibles. Mais nous mettait aussi en garde quant au fait que pour que ces réalisations adviennent, les gens ont besoin impérativement de se sentir acteurs, de décider par eux-mêmes et c'est alors que leur degré d'implication et d'engagement peut se déployer à l'infini.

Mai 68 enfin a mis l'accent sur le fait que, comme l'anarchisme ne se lassait pas de le répéter, la domination ne se limite pas au domaine des relations de production mais s'exerce sur de multiples plans et que les résistances doivent se manifester sur tout et chacun de ces plans. Une nouvelle subjectivité de l'opposition politique se dessinait ainsi et de nouveaux scénarios s'ouvraient pour sa réalisation; car quand l'horizon de l'opposition politique s'élargit, jusqu'à embrasser tous les domaines où s'exercent la domination et la discrimination, tous les aspects de la vie quotidienne deviennent partie intégrante de son champ d'intervention. Et ce qui est configuré ainsi c'est un nouveau rapport entre la vie d'un côté et la politique, de l'autre, qui cessent d'occuper à cet instant même des espaces séparés.

Le mouvement du 22 mars

Dès le début, le "*mouvement du 22 mars*" fut l'épicentre, il s'éteignit de son propre chef - auto-dissolution - quand Mai 68 déserta les rues, les universités et les usines, après avoir semé dans la société des effets à très longue portée.

Il convient de situer brièvement ce mouvement qui fut éphémère et intense comme un éclair, mais dont l'importance et l'originalité sont indéniables.

L'agitation étudiante prolongée qui agitait depuis des mois l'Université de Nanterre dans la banlieue de Paris, fournit le ferment pour que le 22 mars, plus d'une centaine d'étudiants se lancent dans l'occupation de la tour administrative de l'université afin d'exiger la remise en liberté de l'un de leurs camarades, Xavier Langlade, arrêté quelques jours plus tôt au cours d'une attaque par CVN (*Comité Vietnam National*, de filiation trotskyste) des bureaux de l'*American Express*. L'assemblée qui se tint pendant l'occupation conclut par un appel signé par 142 des étudiants présents. Ainsi naissait un mouvement qui fut appelé "22 mars" et qui mena désormais l'agitation à l'université, réussissant à réunir en assemblée jusqu'à 1.500 étudiants, le 5 avril.

Les initiateurs et animateurs du mouvement étaient pour l'essentiel des militants de la coordination d'étudiants anarchistes LEA (*Liaison des Étudiants anarchistes*) qui avait une certaine influence à l'université et comptait dans ses rangs Daniel Cohn-Bendit qui devint l'emblème le plus populaire de mai 68, des militants de la LCR (*Ligue communiste révolutionnaire*) trotskyste, ainsi que de nombreux militants "non organisés".

Depuis le début, le *Mouvement 22 mars* s'organisa de façon horizontale, non centralisée, non hiérarchique, non sectaire et idéologiquement transversale, avec des structures fluides, sans instances déléguées. La différence entre militants n'était pas fonction de la place occupée dans un supposé «*organisme organisationnel*» mais des tâches concrètes, limitées dans le temps, assumée par des équipes de travail nommées en assemblée et qui incluaient généralement, de fait, tous les individus se portant volontaires pour les accomplir.

Non seulement il n'y avait rien de semblable à un comité central, un secrétariat permanent ou autre mais pas d'adhésion formelle non plus avec tout ce que ça implique (carte, inscriptions et cotisations). Faisait partie du 22 mars tout simplement quiconque venait aux assemblées et participait aux actions. De fait les frontières du mouvement étaient si perméables que dans la phase parisienne du 22 mars, c'est-à-dire de la fermeture de l'université de Nanterre le 2 mai à la fin des occupations en juin, nous n'étions pas, pour une bonne part, des étudiants de Nanterre et dans certains cas pas même des étudiants du tout.

Il s'agissait d'une organisation qui ne cherchait pas à devenir un mythe ou emblématique, pas plus qu'elle ne se donnait l'objectif de durer au-delà d'un temps utile. De fait l'auto dissolution du *Mouvement du 22 mars* se produisit, quelques mois après sa création, dans une ambiance plus festive que traumatisante.

Parmi les caractéristiques du *Mouvement du 22 mars* il y avait la revendication et l'exercice effectif de la démocratie directe, ainsi qu'une forte prévention contre tout leadership et contre l'exercice du pouvoir. Ainsi, pour désactiver le premier rôle accordé à Cohn-Bendit par les médias, on le remplaça dans des conférences de presse organisées autour de son nom par d'autres membres du 22 mars qui déclaraient aux journalistes: "Nous sommes Cohn-Bendit".

L'agenda du mouvement prévoyait l'action directe, exercée sans intermédiaires par les intéressés eux-mêmes, hors canaux institutionnels. Et sous le nom «*d'action exemplaire*» on cherchait à mener des actions pouvant être relayées par d'autres ailleurs en les adaptant à leurs propres circonstances. Et si ces actions parvenaient à stopper ou entraver le fonctionnement habituel de quelque élément du système, tant mieux, parce que de nouvelles situations se créaient alors, capables de générer de nouvelles dynamiques.

Le 22 mars ne parlait jamais en représentation des autres, que ce soient les étudiants ou la classe travailleuse, mais toujours en son nom propre et n'acceptait pas non plus que d'autres parlent en son nom. Ce n'est pas pour rien qu'une partie substantielle du 22 mars développait une forte critique de l'avant-gardisme.

On pratiquait le mélange ou l'hybridation des genres, le discours politique n'était pas incompatible avec les expériences festives, l'engagement le plus entier pouvait parfaitement s'accorder avec le refus de se prendre trop au sérieux, et le non-conformisme s'alliait avec le défi, la provocation, l'insolence, le rire, la parodie, et la raillerie des institutions aussi bien que des plus vieilles valeurs.

Trois ans avant mai 68, les antiautoritaires de l'université *Complutense* de Madrid débutèrent une lutte qui anticipait à certains égards le *Mouvement du 22 mars*, c'est pourquoi il est utile de faire ici le rapprochement entre les deux expériences. Il s'agissait pour eux de fuir les deux grandes caractéristiques des formations politiques de l'extrême gauche: premièrement, un gros travail de prosélytisme destiné à renforcer les rangs du groupe ou parti, ce qui finissait par devenir un objectif primordial et promouvait une espèce de "patriotisme de l'organisation". Deuxièmement, une priorité donnée au versant discursif de l'action politique,

l'important étant de diffuser leurs fondements idéologiques et programmatiques et les faire adopter par un maximum, un *"Patriotisme idéologique"* en quelque sorte.

Les deux patriotismes privilégiaient à l'identique l'activité de propagande comme modalité d'action politique et c'était justement ce que les antiautoritaires rejetaient. Ils ne voulaient pas *"grandir"* en tant qu'organisation, pas plus qu'ils ne voulaient *"vendre"* leur discours, ni proclamer une identité. Évidemment ils et elles défendaient des postulats idéologiques et politiques donnés mais qui ne devaient pas rester paroles en l'air, l'idéologie devait au contraire se traduire en actes concrets susceptibles d'essaimer d'autres actes de nature similaire, véhiculant ainsi des contenus idéologiques semblables.

Pour eux, il s'agissait de mener des actions politiques dont le sens fût inscrit dans l'action réalisée indépendamment de son auteur, sa signature et son discours justificatif. C'est-à-dire, que l'action parle d'elle-même. Il n'était pas nécessaire de donner du prestige à une organisation ni de proclamer une identité mais de produire des effets: mettre en difficulté les pouvoirs, mettre en évidence des aspects masqués de la domination, éveiller la conscience politique et surtout susciter les *"répliques"* spontanées de l'action, non par effet mimétique mais par un processus d'appropriation et de re-création. En un sens, ceci faisait assez directement référence (sans ses formes sanglantes), à l'ancienne propagande par le fait que les anarchistes développèrent comme instrument en mesure d'éveiller et de secouer les consciences, démasquer des dominations et impulser des volontés de lutte.

L'habitude d'accorder de l'importance à une date anniversaire parce que l'événement historique remonte à 50 ans ou 100 ans frise l'absurde puisque, évidemment, il n'était pas plus ou moins important à ses 48 ou 96 ans. Cependant, dans le cas de mai 68, ce prétexte futile sert à le remettre sur le tapis et à y réfléchir parce qu'à la différence de beaucoup d'autres, cet événement ne fait pas seulement partie de l'histoire mais aussi du présent et bat toujours au cœur de nos sociétés.

En effet, il est notoire que son empreinte sur ceux qui nous sommes plongés dans ses remous fut d'une telle ampleur que Mai 68 a fini par devenir partie intégrante de ce que nous sommes, ce que nous ressentons et de ce dont nous rêvons. Comme l'a dit si magnifiquement Emma Cohen dans son précieux et attachant livre de souvenirs, Mai 68 n'a jamais vraiment fini.

Au-delà du cas personnel, il faut aussi considérer que Mai 68 n'a pas vraiment pris fin pour la simple raison qu'il exerce toujours des influences sur nos sociétés. En effet, certaines des clés qui nous permettent de comprendre le passé se situent justement dans les événements ou plutôt dans cet extraordinaire événement qu'a été Mai 68. C'est la raison pour laquelle il faut comprendre le sens profond de Mai 68 pour déchiffrer certains aspects du présent.

Mai 68 fait partie du genre d'événements pour lesquels il y a un avant et un après, son irruption clôt une époque et en ouvre une autre qui n'est pas encore close, réfléchir sur Mai n'est donc pas tant contempler le passé que penser le présent.

Dans ma conclusion, je ne voudrais pas omettre de noter que je suis souvent surpris d'entendre parler *"d'échec final de Mai 68"*. Cela m'est incompréhensible pour la bonne raison qu'on ne peut parler en termes de succès ou d'échec. Ce jugement de valeur ne peut s'appliquer qu'à un projet élaboré en vue de tel ou tel résultat, à une action entreprise avec telle ou telle finalité. Mai 68 répondit certes à une imbrication de causes multiples mais la réalisation d'un projet n'y figura cependant jamais. Si l'on insiste, le succès d'un événement serait tout bonnement d'être advenu, et son échec de ne s'être pas produit. Mai 68 simplement advint et c'est là, à la fois son incontestable succès et son indéchiffrable mystère.

Tomás IBÁÑEZ

Traduit de l'espagnol par Monica JORNET.
